

L | E | S | T | A | N | N | E | R | I | E | S

CENTRE
D'ART CONTEMPORAIN

234 RUE DES PONTS
45200 AMILLY

02.38.85.28.50
WWW.LESTANNERIES.FR

L | ' | É | T | E | R

N | I | T | É

P | A | R

22 AVRIL
27 AOÛT
2017

DOSSIER
DE PRESSE

L | E | S

A | S | T | R | E | S

SOMMAIRE**3 COMMUNIQUÉ DE PRESSE****4 NOTE D'INTENTION
DE LÉA BISMUTH
COMMISSAIRE D'EXPOSITION****6 VISUELS PRESSE****7 PRÉSENTATION
DES ARTISTES EXPOSÉS****13 INFORMATIONS
PRATIQUES**

L'ÉTERNITÉ PAR LES ASTRES

GALERIE HAUTE

Exposition
du 23 avril 2017
au 27 août 2017

Vernissage
samedi 22 avril 2017

Un commissariat de Léa Bismuth

Artistes : Juliette Agnel,
Charlotte Charbonnel, Guy Debord,
Rebecca Digne, Louise Hervé et Chloé Maillet,
Marie-Luce Nadal, Mel O'Callaghan,
Edouard Wolton, Jérôme Zonder

Première commissaire invitée dans le cadre du projet de plateforme de création porté par les Tanneries, Léa Bismuth présente les œuvres de 10 artistes nés entre 1973 et 1986 et celle de Guy Debord (1931-1994). Sensible à la proximité du ciel visible de la verrière du centre d'art, elle concrétise un projet d'exposition intitulé *L'Éternité par les astres*, librement adapté de la pensée d'Auguste Blanqui (1805-1881). L'architecture contrastée de l'étage lui inspire également un principe scénographique scandé par le jour et la nuit, la lumière et l'obscurité se distribuant de façon toute différente dans la verrière et la Galerie haute.

Le titre de l'exposition est emprunté à l'ouvrage d'astronomie que ce théoricien de la Commune de Paris écrivit en prison, un lieu qu'il connaît bien pour, de détention en détention, y avoir passé plus de trente années de sa vie. Le ciel étoilé qu'il peut entrevoir de sa lucarne lui inspire une méditation sur le caractère mécanique des lois qui régissent l'univers et nos destinées humaines, mais également sur leur combinaison infinie. Dans cet écrit, ce révolté par les injustices sociales qui divisent la société française du 19^e siècle partage l'intime conviction qu'il devient nécessaire de raccorder « le monde tel qu'il est et le monde tel qu'il pourrait être appelé à devenir »¹. L'âpreté du combat social ne doit pas faire oublier l'utopie d'un bien commun inaliénable.

Ce manifeste conduit à son tour Léa Bismuth à sonder les utopies qui travaillent une création artistique en quête de déploiement d'un sens. Les artistes qu'elle invite s'émancipent à leur façon d'une vision fataliste et généraliste du monde en lui opposant des lectures singulières, fines et intensives, attentives et ouvertes. En privilégiant les médias de capture et de restitution du réel que sont la photographie et l'enregistrement sonore ou vidéo, Léa Bismuth sollicite des artistes qui sondent, fouillent et révèlent la matière du monde. Leur démarche est motivée par un affranchissement des perceptions imposées, un désir de partage des expériences et des savoirs. À l'image de l'écrit de Blanqui, leur oeuvre peut être interprétée comme « une réponse physique, une aspiration à autre chose, à d'autres possibles »².

La construction de ce projet se déploie sur un principe d'écriture collective entre Léa Bismuth et les artistes qu'elle convie (ces derniers produisant des œuvres pour l'occasion, avec l'appui du centre d'art). Cette exposition participe également d'une réflexion que porte le centre d'art sur les multiples possibilités de mises en récits de la création contemporaine. À travers un principe d'invitations et de résidences, de rencontres et de conversations avec les publics, le souhait d'en encourager l'émergence innerve tout son propos. Placée sous le signe de l'utopie, et sur la nécessité de reconsidérer la construction d'un sens commun porté par de multiples voix, *L'Éternité par les astres* incarne singulièrement le projet artistique des Tanneries. Elle apparaît comme un appel à évaluer le pouvoir de transformation de nos actes, de nos choix, de la capacité de chacun d'entre nous à s'émanciper, à rendre des situations possibles.

¹ Philippe Hurteau, « Auguste Blanqui : morale et inachèvement ».

² Léa Bismuth, note d'intention de l'exposition, p. 4

NOTE D'INTENTION

« Seul le chapitre des bifurcations reste ouvert sur l'espérance.

N'oublions pas que tout ce qu'on aurait pu être ici-bas, on l'est quelque part ailleurs »

Auguste Blanqui

Nous sommes en 2017. 146 années nous séparent de 1871, date à laquelle Auguste Blanqui (1805-1881) écrivit *L'Éternité par les astres*, au Fort du Taureau, dans la baie de Morlaix, où il était enfermé « dans la solitude d'une prison entourée par les eaux qu'il ne lui est pas même permis de voir »¹. Blanqui, cet « insurgé permanent », passa plus de trente années de sa vie en prison, pour le tumulte de son action et de ses écrits politiques (qualifiés de révolutionnaires, ils le sont, dans la seule mesure où ils sont un appel au soulèvement du peuple à qui il serait encore permis de désirer quelque chose). Il fut notamment l'un des théoriciens de la Commune de Paris, insurrection à laquelle, encore emprisonné et mis à l'écart, il ne participa pas.

Alors, en 1871, que fait-il ? Il décrit la carte du ciel et esquisse une cosmogonie. Il s'empare de l'ouverture qui est encore à sa mesure d'être humain, infiniment petit, face à l'immensité de l'univers, et qu'il peut apercevoir derrière la lucarne de son cachot. Et qu'écrit-il ? En un texte qui prend l'apparence d'un traité scientifique : un hymne à la nature changeante, au bouleversement des systèmes stellaires, à l'astronomie nouvelle, à la cosmicité des possibles, à l'éternité des mouvements nécessaires.

Aujourd'hui, en France, alors que les élections présidentielles se préparent, beaucoup de lycées portent le nom d'Auguste Blanqui. Mais peu d'entre nous se souviennent qui il est, le sens de sa vie, l'énergie qui le poussait. Nous avons oublié que l'appel des astres est aussi une manière de vivre, ancrée dans une réalité, ici et maintenant, dans les

fares artisans tout autant que dans les gestes artistiques : Blanqui nous apprend que ces pratiques sont une seule et même chose, et qu'il nous reviendrait d'en prendre acte, et de ne pas tarder. Ainsi, si Rebecca Digne filme les gestes d'un charpentier traçant des lignes à la craie sur le sol, c'est pour mieux élever la carte étoilée et en faire une charpente, c'est-à-dire un abri. Tous les gestes sont utiles, présents et éternels à la fois. Ils font de nous ce que nous sommes. On retrouvera cette confusion des règnes lorsque Juliette Agnel filme en camera obscura numérique la destruction du chantier des Halles, tout en photographiant un ciel d'été dans le désert espagnol.

Il s'agirait d'ouvrir la brèche d'une métaphysique qui s'enracinerait dans le sol, car la contemplation du ciel étoilé, loin d'être une simple distraction, est aussi un regard reporté vers le bas, propre à l'observation des villes, des champs, des océans et de ceux qui les habitent, c'est-à-dire, nous. Politique, écologique, artistique se rejoignent en une réflexion consciente des enjeux urgents d'une résistance. C'est ainsi que Mel O'Callaghan met en scène un homme qui résiste de tout son corps – de son simple corps – à la force incommensurable d'une lance d'incendie dirigée violemment contre lui par des pompiers cuirassés. De même, lorsque Jérôme Zonder fait le portrait de Blanqui, c'est avec sa main, ses propres empreintes, qu'il le fait. Ou encore, Marie-Luce Nadal, cultivant l'éternité, en un éloge du « Vin des Grâces » dont le fruit est récolté à hauteur d'homme, avant de devenir breuvage. Le corps, comme puissance d'agir incarnée, est un combat durand et répété.

1 - Jacques Rancière, préface à la réédition de *L'Éternité par les astres*, Les Impressions Nouvelles, 2012, page 7

Guy Debord, dans son film *In girum imus nocte et consumimur igni*, fait écho à la mélancolie du texte de Blanqui, qui, comme lui, tourne dans la nuit et est consumé par le feu : Blanqui constate en effet, à la fin de son texte sublime et inspiré, une absence de « progrès », et pressent la puissance d'un éternel retour des forces en présence. Il incite donc à ne pouvoir en rester là, et nous invite à prolonger l'écriture des bifurcations, en refusant les lignes droites : c'est pourquoi le son des étoiles de Charlotte Charbonnel ou le reflet des constellations dans les miroirs d'Edouard Wolton nous rappellent qu'il faut poursuivre, en le réactivant, le geste de lever les yeux. Et si les *Spectacles sans objet* de Louise Hervé et Chloé Maillet font revivre Saint-Simoniens et fêtes révolutionnaires, c'est aussi pour relire l'Histoire afin d'en faire usage, avec les moyens mis à notre disposition ; c'est-à-dire en posant une question : une communauté des êtres est-elle encore possible ? Cette exposition sera une tentative de réponse, ouverte, comme il se doit.

Léa Bismuth

L'AMITIÉ

Constellation de citations choisies par Léa Bismuth

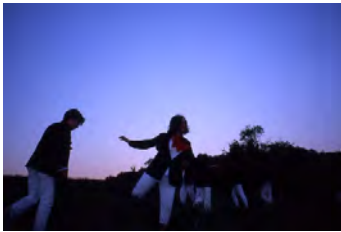
L'exposition sera accompagnée d'un dispositif de citations visant à contextualiser la pensée d'Auguste Blanqui dans le champ de la philosophie politique considérée comme prise de parole existentielle sur les enjeux du monde dans lequel nous pensons des chemins de traverse, inventons des formes, des amitiés, et agissons. Nous y retrouverons des textes de Giorgio Agamben, Walter Benjamin, Guy Debord, Jacques Derrida, du Comité Invisible, Pier Paolo Pasolini, Jacques Rancière, Jean-Luc Nancy... LB

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE



Mel O'Callaghan
Ensemble, 2013
2 vidéos couleur HD, sans son

Courtesy l'artiste et galerie
Allen, Paris, Belo Galsterer,
Lisbon et Kronenberg Wright,
Sydney



Louise Hervé et Chloé Maillet
Spectacles sans objet, 2016
diapositives argentiques, film
super 8 et vidéo sur HD

Courtesy galerie Marcelle
Alix, Paris



Rebecca Digne
Épure, 2015
installation vidéo

Courtesy l'artiste et galerie
Escougnou-Cetraro



Marie-Luce Nadal
Faire pleurer les nuages, 2015
performance filmée

Crédit photo : Marie-Luce
Nadal

JULIETTE AGNEL

Née en 1973, vit et travaille à Paris.
Représentée par la galerie Françoise Paviot,
Paris.
julietteagnel.com



Nocturne #1, 2017. Duratrans placé dans un caisson lumineux.
Courtesy galerie Françoise Paviot

Juliette Agnel a fabriqué en 2011 une camera obscura numérique, outil mêlant à la fois l'esthétique primitive de la photographie (le sténopé) et celle du dernier cri numérique. Chargées d'une intense picturalité, ses photographies et vidéos présentent une facture chromatique, un grain et une lumière uniques, obtenus grâce à une interrogation sophistiquée sur la manière dont la lumière forme l'image en y faisant entrer le temps. Ainsi, dans le film, *Quatre jours dans le chantier des Halles* (2011), elle filme Paris en son ventre : grues, pelleteuses, chenilles et marteaux piqueurs détruisent pour reconstruire. Il y va d'une réflexion sur les mutations urbanistiques d'une ville qui se redéfinit pour le meilleur et pour le pire. Pour l'exposition, elle a créé des nocturnes, une série inédite de photographies et de films captés dans la nuit d'un désert espagnol en des paysages cosmiques et apocalyptiques, évoquant autant les toiles romantiques, contemplatives, ouvertes sur l'infini et l'irrationnel, qu'une anticipation science-fictionnelle où les mouvements du ciel, les comètes et les étoiles filantes s'accélérent. L.B

CHARLOTTE CHARBONNEL

Née en 1980, vit et travaille à Paris.
Représentée par la Backslash Gallery, Paris.
charlotte-charbonnel.com



Asterisme, 2014. Installation sonore, verre soufflé, métal, haut-parleur, carte sonore.
Courtesy Backslash Gallery

Charlotte Charbonnel expérimente sans cesse les possibles des sensations, de manière spatiale et acoustique : elle désoriente et crée des vertiges dans des installations, qui sont toujours une confrontation avec un lieu auquel elle répond. Pour *Asterisme*, elle avait reproduit le son d'une étoile issue de la constellation de la Lyre et indexée par la NASA. Pour son installation aux Tanneries, elle a retravaillé cette pièce en vue d'un dispositif sonore s'adossant à la structure de la verrière : un système de hauts-parleurs diffuse le son de la constellation de la Lyre. Suspendus à des poutrelles métalliques, ils s'entrecroisent pour recréer une nouvelle constellation. Les sons, en boucle, résonnent en une harmonie nouvelle et nous rappellent l'éternité spatiale. L.B

GUY DEBORD

(1931-1994)



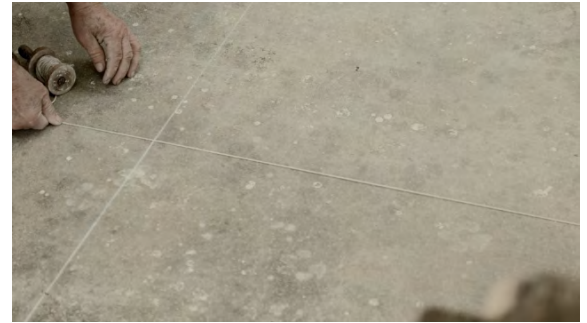
In girum imus nocte et consumimur igni, 1978. Film long métrage noir et blanc. Production Simar film

« C'était à Paris, une ville qui était alors si belle que bien des gens ont préféré y être pauvres, plutôt que riches n'importe où ailleurs. Qui pourrait, à présent qu'il n'en reste rien, comprendre cela ; hormis ceux qui se souviennent de cette gloire ? Qui d'autre pourrait savoir les fatigues et les plaisirs que nous avons connus dans ces lieux où tout est devenu si mauvais ? ». Cet extrait du film *In girum imus nocte et consumimur igni* dit la posture mélancolique de Debord, chantre du Situationnisme, face à une ville désertée par la poésie. La psychogéographie et la dérive amoureuse ne seraient plus de mise. Nous rapprochons ici ce constat critique de la posture de Blanqui qui, à la fin de *L'Éternité par les astres*, écrit : « l'univers se répète sans fin et piaffe sur place. L'éternité joue imperturbablement dans l'infini les mêmes représentations » ; autrement dit : « nous tournons dans la nuit et nous sommes consumés par le feu ». Ce mouvement de phalènes serait perpétuel, en une boucle entraînant la brûlure. Les révolutions - celles des peuples et des étoiles - seraient donc amenées à être constamment rejouées, en un éternel retour du même. Debord ne parle-t-il pas d'un peuple de Paris "qui avait dix fois barricadé ses rues et mis en fuite ses rois ?" L.B

REBECCA DIGNE

Née en 1982, vit et travaille à Paris. Représentée par la galerie Escougnou-Cetraro, Paris.

www.rebeccadigne.com



Épure, 2015. Installation vidéo. Courtesy de l'artiste et galerie Escougnou-Cetraro

Rebecca Digne filme les gestes les plus primordiaux, ceux de cueillir, rassembler, creuser, fouiller ; mais aussi ceux qui façonnent la matière, en une puissance d'inscription dans le monde. Dans *Épure*, les mains de deux hommes tracent des lignes à la craie sur le sol. Nous comprendrons que ces tracés sont voués à un redéploiement obéissant à un mouvement d'élévation du sol vers le ciel, puisqu'ils permettront la construction d'une charpente. Il y a là autant une attention portée aux gestes artisans de ceux qui savent construire, qu'une profonde humilité à observer l'édification d'un toit. Le dessin au sol est une constellation qui permettra d'abriter l'humanité qui doit se protéger, aux prises, métaphysiquement, entre un infinement grand et un infinement petit.

Avec *Rouge* (2014), nous nous retrouvons cette fois dans un atelier verrier, où la matière brute est en train d'être transformée par le savoir-faire des hommes et des machines. Les brouettes sont alignées, remplies d'une matière grumeleuse, parsemée d'éclats de verre lumineux. La masse poudreuse est d'un rouge profond. L.B

LOUISE HERVÉ ET CHLOÉ MAILLET

Nées en 1981, vivent et travaillent à Paris.
Représentées par la galerie Marcelle Alix,
Paris.



Spectacles sans objet, 2016. Diapositives argentiques, film super 8 et vidéo transférée sur HD. Courtesy galerie Marcelle Alix

Louise Hervé et Chloé Maillet sont des artistes dont la source du travail est une relecture de textes historiques, littéraires, philosophiques, anthropologiques ou d'histoire de l'art qu'elles mettent en scène dans des performances, conférences, et films ; avec un ton unique, teinté d'humour et d'intelligence pointue. Dans le film *Spectacles sans objet*, elles mettent en scène une réflexion fouillée sur l'archéologie du geste de performance, lui-même profondément connecté aux notions de communauté et d'utopie. Trois chapitres se succèdent : « Les funambules et les puritains » en une plongée dans l'Angleterre du 17ème siècle ; « La danse des Méditateurs », ces peintres qui, dans la France d'après 1789, décidèrent d'abandonner leur pratique pour se vêtir à l'antique et parader dans les rues de Paris ; enfin « La performance des Saint-Simoniens » redonne vie à ceux qui choisirent de se retirer en communauté afin de recréer leur quotidien. Pour mieux nous dire que la performance a partie liée avec la fête, la révolution, et l'invention d'une forme de vie. L.B

MARIE-LUCE NADAL

Née en 1984, vit entre Paris et la Catalogne.
marielucenadal.com



Faire pleurer les nuages, 2015. Performance filmée, réalisée à plusieurs reprises au printemps 2015.

La démarche de Marie-Luce Nadal confronte poétiquement les sciences et l'art. Dans le cadre de ses recherches, elle s'intéresse autant à la formation des nuages, qu'à la fabrique du vivant. Pour l'exposition, elle propose un ensemble d'œuvres constitué d'un film, d'une sculpture et de plusieurs objets, qui témoigneront d'un lien essentiel entre le ciel et la terre : comment les intempéries et les mouvements météorologiques agissent-ils sur les productions agricoles qui nous nourrissent et peuvent même nous enivrer ? Ainsi, il s'agira ici de « cultiver l'éternité » dans la production d'un Vin des Grâces, car le cycle des saisons et de la nature est bien ce qui conditionne la récolte, bonne ou mauvaise, du raisin. Il reviendra alors de trouver le lieu juste entre un recueillement contemplatif face aux forces de la nature et une logique d'intervention à l'œuvre dans la performance *Faire pleurer les nuages*, pour laquelle, munie d'une arbalète, l'artiste tire dans le ciel afin de détourner la pluie et la grêle, en un mouvement répété « à chaque nouvelle lune ». L.B

MEL O'CALLAGHAN

Né en 1975, vit et travaille à Paris.
Représenté par la galerie Allen, Paris.
melocallaghan.com

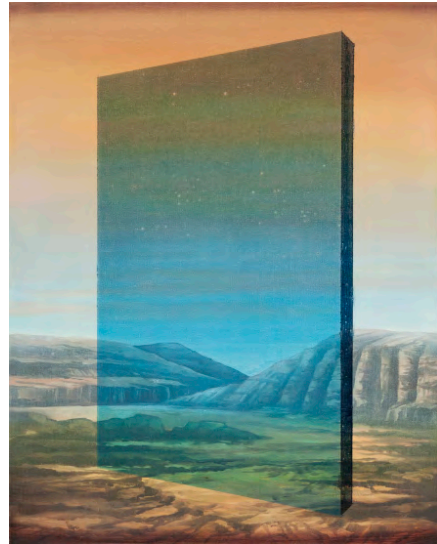


Ensemble, 2013.
2 vidéos couleur HD, sans son.
Courtesy l'artiste et galerie Allen, Paris,
Belo Galsterer, Lisbon et Kronenberg Wright,
Sydney

Les films, installations et performances de Mel O'Callaghan définissent une posture politique : ce qui compte à ses yeux est de penser l'être humain dans son environnement, qu'il soit naturel ou social, engagé dans un processus individuel ou collectif. Notre condition d'existant est mise en scène, dans les limites physiques ou mentales qui peuvent nous conditionner ; mais aussi, et peut-être avant tout, dans les mouvements de libération que nous pouvons engendrer par notre action. *Ensemble* en est un frappant exemple : ce dispositif vidéo constitué d'une double projection présente la force physique d'endurance d'un homme seul et désarmé, face à trois hommes équipés et casqués pointant sur lui une lance d'incendie chargée. La force de l'eau, dévastatrice lorsqu'elle est canalisée et dirigée sur une cible, devient métaphore de ce contre quoi l'on peut décider de résister. L'homme au tee-shirt blanc reçoit l'impact, mais sa musculature, sa gestuelle, et la ténacité de son opposition font de lui un corps en lutte. Il s'agit ici moins de révolte que de la capacité de l'homme à ne pas se soumettre aux forces qui le terrassent.
L.B

EDOUARD WOLTON

Né en 1986, vit et travaille à Paris.
Représenté par la galerie Les Filles du Calvaire, Paris.
edouardwolton.com



Translucide, 2015.
Acrylique et huile sur toile.
Courtesy galerie Les Filles du Calvaire

Edouard Wolton pratique la peinture comme un collectionneur, de pierres, de livres anciens, de traités scientifiques, de gravures anciennes qu'il relit pour mieux se les réapproprier, jouant avec les codes de la vitrine de musée ou de l'atlas. Pour la grande verrière des Tanneries, il réalise une installation *in situ* présentant une constellation sur des miroirs sérigraphiés formant une ligne sur une dizaine de mètres, tel un chemin reflétant également le ciel de la verrière. En une cosmogonie de la rencontre, il a géolocalisé la carte du ciel, au-dessus du bâtiment des Tanneries, mais également au-dessus du Fort du Taureau où Blanqui était emprisonné : les deux cartes se superposent alors, grâce à un travail de bichromie en noir et or. Parallèlement, il présentera deux peintures inédites, d'un bleu-nuit profond, comme des lucioles pasoliniennes, ou encore les ruines d'un monde qui n'a peut-être jamais existé. L.B

JÉRÔME ZONDER

Né en 1974, vit et travaille à Paris.
Représenté par la galerie Eva Hober.



Portrait de Garance 17, 2016.
Mine de plomb et fusain sur tissu.
© Galerie Eva Hober, Paris

L'œuvre dessinée de Jérôme Zonder affronte les limites, que ce soit celles de la feuille, de l'espace, ou de la société. Dès lors, les corps qu'il dessine sont traversés par un récit, qu'il soit intime ou universel. Depuis quelques années, il fait cohabiter dans sa pratique plusieurs gestes : la précision quasi cellulaire de la ligne et l'épaisseur grise de dessins réalisés avec ses propres empreintes. Citons pour ces derniers la stupéfiante série des *Chairs grises* présentée à La Maison Rouge en 2015 pour laquelle la chair de l'Histoire (ces dessins ont été réalisés suite à la découverte par l'artiste d'images rescapées du camp d'Auschwitz datant de 1944) rejoint la chair de l'artiste, la trace positive de ses doigts sur le blanc du papier. Suivant cette méthode, il réalise plusieurs portraits, comme pour aller au plus près de l'intimité du visage, en un processus d'incarnation, une recherche de la peau. Ainsi, pour l'exposition, il réalisera un portrait-installation de Blanqui, de plusieurs mètres, s'enroulant à une poutre de béton comme un nœud de Moebius. Blanqui, depuis son lointain, a le regard droit et la barbe franche. Le verso du dessin n'est autre qu'un gigantesque ciel, noirci à l'encre de Chine. L.B

LÉA BISMUTH

Née en 1983, vit et travaille à Paris.
Commissaire d'exposition indépendante
et critique d'art.
bruissements.net



Portrait de Léa Bismuth

Après des études d'histoire de l'art et de philosophie à la Sorbonne, Léa Bismuth écrit dans artpress dès 2006. Son travail de critique explore alors un large spectre, de l'étude d'un Pierre Klossowski à la création la plus contemporaine ; ce qui l'intéresse, c'est la vibration existentielle à l'œuvre. À partir de 2013 – tout en continuant à travailler avec des institutions comme Les Beaux-Arts de Paris, Le Fresnoy ou Le BAL ; et à écrire dans des catalogues d'exposition – elle met en place sa démarche de commissaire en adaptant des textes littéraires et philosophiques au format de l'exposition : elle puise notamment son inspiration, qu'elle confronte aux artistes de son temps, dans les œuvres de Derrida, Aragon, Duras ou Barthes (citons ses commissariats pour Les Nouvelles Vagues du Palais de Tokyo 2013 ; Le CAC La Traverse 2015 ; ou L'URDLA Focus Résonance Biennale de Lyon 2015). C'est en 2016 qu'elle rend visible un vaste programme de recherche curatoriale dont elle est l'auteure à Labanque de Béthune, une trilogie d'expositions pensée à partir des œuvres complètes de Georges Bataille qu'elle étudie depuis 2004 : *La Traversée des Inquiétudes (Dépenses - 2016 ; Intériorités - 2017 ; Vertiges - 2018)*. Elle poursuit actuellement ses recherches philosophiques en vue d'un prochain cycle d'exposition, et travaille à un projet d'écriture. LB

PARTENAIRES

Le Centre d'art contemporain Les Tanneries est porté par la Ville d'Amilly. Il reçoit le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication - DRAC Centre-Val de Loire, du Conseil Régional Centre-Val de Loire, de l'Agglomération Montargoise Et Rives du Loing. Sa création a été cofinancée par le Feder et le CPER, ainsi que par la Fondation Total dans le cadre de son partenariat avec la Fondation du Patrimoine.

Cette opération est cofinancée par l'Union Européenne. L'Europe s'engage en Région Centre-Val de Loire avec le Fonds européen de développement régional.



INFORMATIONS PRATIQUES

Les Tanneries
Centre d'art contemporain
234 rue des Ponts
45200 Amilly



t. 02.38.85.28.50
contact-tanneries@amilly45.fr

Ouvert du mercredi au dimanche
de 14h30 à 18h
Entrée libre

ACCÈS

Par le train

Ligne nationale Paris - Nevers au départ
de la Gare de Paris Bercy.

Ligne régionale Paris - Montargis au départ
de la Gare de Lyon (arrêt gare de Montargis).

Par la route

Depuis Paris, A6 direction Lyon, puis A77.
Montargis, sortie D943 Amilly Centre.

